

Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 51 (1916-1917)
Heft: 193

Artikel: Souvenirs de botanique vaudoise
Autor: Christ, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-269927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs de Botanique Vaudoise

dédiés à la « Société des Naturalistes Vaudois », par son membre
honoraire et bien reconnaissant

H. CHRIST

Messieurs et chers confrères,

C'est votre excellent président, M. MOREILLON qui, au courant de l'hiver passé, m'a suggéré l'idée de vous entretenir de mes expériences botaniques vaudoises qui remontent assez loin en arrière, jusqu'à l'année 1851, et qui ne manquent donc pas d'un certain intérêt historique local.

J'ai saisi avec joie cette Anregung (comme disent les Confédérés allémaniques), car vous savez que les vieillards aiment à causer de leurs souvenirs d'antan. Mais à l'approche du moment critique, je me suis convaincu que le déplacement et les exigences d'une communication de vive voix seraient, vu mon âge, un peu risqués, et votre président m'a permis de vous envoyer ces quelques notices que je vous prie d'accueillir avec la même bonté que vos confrères d'il y a un demi-siècle m'ont témoignée.

Très jeune encore, les mérites de GAUDIN, de CHARPENTIER, des THOMAS de Bex ne m'étaient pas inconnus, et je savais que HALLER s'est enflammé pour la botanique surtout pendant son séjour à Roche, comme inspecteur des Salines. Il dit de ce coin privilégié dans une lettre du 23 avril 1759 à son ami Bâlois ACHILLE MIEG :

« Mitissimum enim coelum est, terra inter paludes et
» rupes bipartita, ut tamen ad leucae distantiam etiam
» sicca prata habeamus, beatosque frugibus campos ¹. »

¹ Le climat est très doux, le terrain partagé entre des marais et des rochers, mais à une heure plus loin il y a aussi des prés secs et des champs riches en blé.

Je suis heureux de déclarer ici que ce sont les courses multiples dans votre beau pays, dirigées par vos botanistes LERESCHE, MURET, EUGÈNE RAMBERT qui m'ont encouragé à entreprendre plus tard mon essai sur *La flore suisse et ses origines*, paru en 1879. Donc, je dois avouer que ma botanique est essentiellement vaudoise.

Mon premier voyage vaudois a eu lieu en 1851, où je passais quelques semaines à Château-d'Œx avec mon ami d'école, dernièrement défunt, M. EMILE CUÉNOD, plus tard l'ingénieur si sympathique qui a construit le funiculaire Lausanne-Ouchy, et qui m'a hébergé non seulement sous le toit de son oncle le pasteur MOREL, mais qui m'a conduit immédiatement chez M. LOUIS LERESCHE, alors ministre du saint Evangile de céans, mais depuis longtemps déjà un des botanistes les plus connus de la Suisse. Car au pays de Vaud, la science aimable s'accorda de tout temps très bien avec l'église. Témoin GAUDIN, qui était pasteur à Nyon. LERESCHE avait déjà exploré tout le Midi, l'Espagne surtout. Homme méthodique, d'un esprit d'ordre impitoyable, usant d'une écriture d'une beauté antique, remarquable même pour son époque où l'on tenait à honneur d'écrire avec soin, il nous accueillit avec une bonté un peu raide pour la forme, mais inépuisable en réalité. Il commença à nous dresser un itinéraire impeccable du Pays-d'Enhaut, que j'ai conservé longtemps comme spécimen calligraphique. De ce plan, vaste et alléchant, nous n'avons pu exécuter qu'une partie. Je me rappelle surtout l'ascension de Crey, où je voyais pour la première fois un petit maquis de *Sabina* avec le *Peucedanum austriacum* et le *Dracocephalum Ruyschiana*. Tout en haut, le rare *Senecio aurantiacus* faisait merveille, et j'en ai rapporté, pour la première fois je crois, cette sous-espèce foncée de l'*Anacamptis* qu'on a nommée plus tard *Tanaica* ou *Valesiaca*. Je me rappelle très bien aussi la course chez David Lenoir, un chalet pittoresquement

adossé à l'immense paroi de la Dent de Brenlaire, où le pâtre nous a reçus avec une bonhomie toute vaudoise. LERESCHE lui-même nous a conduits à un endroit du lit de la Sarine, où l'étrange *Astragalus aristatus* étalait, sur les sables charriés par le fleuve, ses coussins hérissés d'épines formidables : plante désertique si jamais il en fut. L'excellent homme mit le comble à ses bontés en m'offrant, lorsque nous quittâmes Château-d'Œx, de lui laisser le tas très grand de plantes que j'y avais ramassées et de me les envoyer plus tard séchées et bien déterminées. Depuis, je n'ai guère revu cet homme de bien, peu accessible de prime abord, violent quelquefois à ce qu'on disait, mais d'un cœur noble et droit. Toutefois, il m'a quelquefois honoré de ses communications par lettre, et longtemps je cultivai chez moi ce curieux *Carex brevicolis* qu'il m'a envoyé vivant des gorges du Jura de Nantua. Une description magistrale des bois de pins de l'Espagne de sa plume est perdue, hélas ! avec ma correspondance trop étendue pour être conservée pendant tant d'années. *Sunt lacrimae rerum !*

Ce voyage de 1851 nous a conduits jusqu'aux abords d'Anzeindaz, si célébré par GAUDIN, d'où un des orages les plus désastreux, celui du 23 juillet, nous a chassés précipitamment vers Gryon. Mais une compensation remarquable nous a été réservée : l'éclipse complète du soleil du 28 juillet, dont nous jouissions pendant une traversée splendide du Léman : effet saisissant de lumière et d'ombre dont le souvenir m'est resté vivant ; puis l'ascension de la Dôle avec sa vue étendue, et ce délicieux *Androsace villosa* tout au sommet, qui formait alors de larges touffes d'une exquise délicatesse. Je n'ose espérer que c'est le cas encore !

Avec de telles impressions, chers confrères, vous comprenez avec quel enthousiasme je suis retourné au Pays de Vaud en 1856, pour séjourner à Lausanne pendant

quelques mois, dans la maison hospitalière du pasteur CÉRÉSOLE, toute remplie d'une cohorte vaillante et remuante de fils, en partie adultes. L'un d'eux, qui s'honorait du surnom un peu provoquant de Bursch, était déjà émancipé ; un autre, devenu plus tard un de nos magistrats les plus distingués, étudiant gai et spirituel, et quatre ou cinq encore, l'un plus attrayant que l'autre ; un des plus grands se distinguait par une mèche de cheveux blancs au milieu de sa chevelure noire, et un autre, pasteur plus tard, nous a laissé, en fait de poésie populaire et folklore, quelques petits volumes d'un charme ineffable, digne du DOYEN BRIDEL ou de notre HEBEL allémanique. Ces excellents compagnons me détournaient peut-être quelque peu des études de droit vaudois et français que j'avais l'intention d'entamer, mais ils me présentèrent par contre à leur ami EUGÈNE RAMBERT, professeur et littérateur fraîchement éclos, d'une vivacité captivante et partisan zélé de la botanique qu'il cultivait en poète et du point de vue esthétique.

RAMBERT était lié intimement avec JEAN MURET, alors le premier des botanistes itinérants, et ces deux inséparables — car RAMBERT aussi était botaniste pédestre accompli — daignèrent immédiatement m'enrôler pour leurs courses. Marcheurs infatigables, causeurs et communicatifs à l'excès, connaisseurs accomplis de tous les recoins du pays, de tous les bons cabarets et chalets hospitaliers, et grands amis de toute la population du vignoble et de la montagne, c'étaient pour moi des guides incomparables, et vous comprendrez aisément que, durant le semestre d'été 1856, je gagnais botaniquement ce que je perdais juridiquement.

Déjà au mois d'avril, nous nous élevions, malgré les neiges, sur les flancs des Rochers de Naye ; nous débrouillions, autour de Veytaux et de Saint-Maurice, les violettes innombrables des pelouses, nous cherchions les vestiges

déjà un peu clairsemés du *Cyclamen Neapolitanum* de Roche, et ainsi de suite, jusqu'aux Folles-Terres, où j'admirai, pour la première fois, les prémices de la flore valaisanne et l'aspect imposant de cette vallée qui, depuis, m'a attiré presque année par année, avec un charme toujours croissant, au point que l'année passée, 1916, je ne pouvais m'empêcher de monter encore une fois, en chemin de fer s'entend, au Gornergrat, accompagné d'une petite-fille qui surveillait ce grand-père un peu téméraire.

En juin 1856, nous entamions la montagne du Bas-Valais. C'est le Gueuroz qui était le bijou de Rambert, qu'il a célébré, comme vous savez, dans cette ravissante petite histoire : *Les cerises de Gueuroz*, et je puis dire avoir assisté plus ou moins à l'éclosion de cette conception. Rien de plus pur que ce petit plateau, presque inaccessible alors, d'une verdure tendre, émaillé d'*Orchis Sambucina* de deux couleurs, tandis que le rocher était orné d'immenses rosettes du *Primula viscosa*, et le Combin qui saluait de loin.

Dans les graviers du Rhône, près de Saillon, j'ai trouvé, presque toujours en arrière de mes deux compagnons, coureurs furieux, le *Lonicera Etrusca* que JEAN MURET reconnaissait comme tel presque en maugréant, car il était susceptible et peu enclin à accepter des choses nouvelles. Et que dire de cette course merveilleuse des Arrêtes d'Alesse et du Haut-d'Alesse, avec un gîte improvisé aux Joux-Brûlées, sur un foin mi-chardon, mi-absinthe, comme MURET s'exprimait. Pendant nos insomnies, il nous donna des détails biologiques sur le genre *Pulex* de Linné. A l'approche de l'hiver et en l'absence d'hommes, ces êtres, dans les chalets, se ramassent en une pelotte globuleuse. Dès l'apparition du premier être humain, cette boule se dissout immédiatement et se répand sur la surface du malheureux qui ose déranger le repos de la colonie. Très notable fut aussi la course à Pierre-à-Voie (non

Pierre-à-Voir comme disent aujourd'hui les aubergistes), alors vierge encore de toute souillure touristique, avec le mignon *Saxifraga diapensioides* sur son sommet, et la descente nocturne sur le Châble et Lourtier, où, à travers les nuages d'un orage, compagnon ordinaire de nos courses les pantalons blancs de l'un de mes guides nous servaient de boussole. Quand la fatigue me prenait, les anecdotes impayables de ces deux hommes d'esprit me tenaient debout. M. MURET, docteur en droit, homme politique, célibataire, ci-devant militaire, avait alors soixante ans, je pense ; il était considéré et aimé partout, un peu raillé aussi. Au Grand Conseil, je l'ai entendu débiter un discours vigoureux pour le premier chemin de fer projeté à travers le canton dans la direction du Simplon : « la ligne de Jougne à Massongex », comme on disait alors. Dans nos courses, M. MURET était salué partout, et nous subissions un peu trop souvent l'invitation irrésistible de descendre avec « le capitaine MURET » dans les caves des villageois, où la dégustation classique que vous connaissez tous, mes chers confrères, allait son train. Il était quelquefois plus malaisé de remonter l'escalier de la cave que de le descendre. « Oh ! quelle horreur d'avoir été capitaine ! » s'écria une fois M. MURET en pareil cas. S'il est permis de redire une des innombrables historiettes d'une malice toujours débonnaire que ces deux Messieurs débitaient au milieu de nos discussions botaniques, je rappellerai celle des militaires d'Eclépens, qui « sont des singes ». M. MURET avait deux jeunes nièces, un peu initiées aux *Orchis*, et allait herboriser autour d'Eclépens, où il y en avait beaucoup. Il s'agissait de chercher l'*Orchis Simia* et de la distinguer de l'*Orchis militaris*, qui lui ressemble. Les nièces, heureuses de trouver tant d'échantillons de la première espèce, criaient à leur oncle, resté en arrière, à haute voix : « Mais tous les militaires d'Eclépens sont des singes. » Par hasard, il y avait, ce jour-là, à Eclépens,

une revue du contingent vaudois, et les militaires en chair et en os, entouraient le groupe botaniste, peu édifiés de cette qualification. Il fallait l'esprit de M. MURET pour se tirer d'affaire.

Et les discussions entre MURET et RAMBERT sur le folklore et le patois ! Ce n'était que M. LOUIS FAVRAT, dont je vous parlerai tout à l'heure, qui pouvait leur en rendre encore. Quelles conjectures hardies sur des noms comme Merdasson, Muveran, Tours d'Aï, etc. ! Quel dommage que je n'ai pas pu fixer les renseignements précieux qui coulaient des lèvres de mes aimables compagnons !

Mais disons un mot du genre de botanique de JEAN MURET, qui, du reste, était le genre dominant dans la Suisse occidentale. C'était, en un mot, l'intérêt floristique qui régnait en maître. Constater l'espèce, constater l'aire de l'espèce : voilà où se réduisait l'occupation des botanistes, et à Genève, auprès d'un BOISSIER, d'un REUTER, d'un RAPIN, d'un FAUCONNET, c'était la même chose ; ALPHONSE DE CANDOLLE et THURY étaient les seuls peut-être qui allaient plus loin. Les études anatomiques et biologiques n'occupaient guère ces floristes, dont les connaissances systématiques étaient à une hauteur fort respectable. Un exemple : les célèbres auteurs de la flore de France, GRENIER et GODRON, avant d'éditer leur livre, se rendaient à Lausanne chez MURET pour se renseigner sur une quantité d'espèces sur lesquelles ils étaient encore dans le doute. Quant aux variétés qui me tenaient spécialement à cœur et aux genres à espèces peu fixes, M. MURET ne voulait guère en entendre parler ; volontiers, il jetait loin, avec un geste d'impatience, une de ces « mauvaises espèces » qu'on lui présentait à l'improviste : « Qu'est-ce que vous me chantez-là ? » Une de ses particularités, c'était de limiter strictement ses recherches par la frontière politique, si peu naturelle, de la Suisse. Il était cassant à cet égard. Une fois, plus tard, il me rendit visite

à Bâle, à la recherche de *Carex strigosa*, mais il voulait l'avoir sur terrain suisse et non pas à deux pas de là, « dans le Badisch ». Il aimait les plantes d'une espèce d'affection intime. Plusieurs fois, il est allé au Samnaun et au Sampùoir, voyage pénible vu l'état ou plutôt l'absence de chemins dans ce temps-là, pour saluer le *Crepis jubata* et les *Pediculaires* de ces vallées. Il aimait voir ces plantes sur place, au bon moment, année par année. Une fois, nous couchâmes à Lens, montâmes à travers les *Asphodèles* en fleur de la Croumaclire, et poussâmes jusqu'au rocher de Bellalui pour trouver le *Saxifraga cernua*, plante arctique, qui ne se trouve à peu près que là en Suisse. C'est un petit avorton de Saxifrage filiforme, qui pousse une seule fleur pâle ; le tout a l'air d'un brin de *Parnassia* qu'on aurait foulé aux pieds. Par malheur, avant nous, les moutons s'étaient réfugiés sous ce rocher-là et avaient piétiné tout. Alors, l'humeur de notre chef de course, qui, à la pluie surtout, avait ses moments sombres, se détendit avec fureur sur ces pauvres bêtes, ce fléau du botaniste, créées exprès pour brouter ou écraser les raretés les plus exquis !

Une qualité de M. MURET, c'était sa libéralité, sa générosité sans bornes, en contradiction directe de l'avidité avec laquelle il recherchait les plantes. Il m'a comblé d'espèces rares : de choses qu'on ne trouve plus, tel ce grand *Astragalus alopecuroïdes* de Saas, éteint depuis longtemps, et tant d'autres qu'on peut consulter aujourd'hui à l'herbier de l'Université de Bâle. Avec cela, il ménageait les raretés et n'en prenait que peu.

Quant à EUGÈNE RAMBERT, il aimait philosopher et esthétiser, mais n'avait pas toujours le don de nous convaincre. Il disait, par exemple, de la Gentiane jaune : qu'« elle affecte des airs militaires, de faux airs de grenadier », tandis que nous lui opposions qu'elle est l'ornement le plus solennel des pelouses. Nous tombions

d'accord seulement lorsqu'il convenait que cette plante recèle un nectar qui est le trésor des montagnards et qui ramène la vie aux lèvres du vieillard. RAMBERT aimait surtout le genre *Carex*, si multiple dans son unité, et disait que son idéal serait d'avoir une collection assez complète de ce genre. Ce mot m'est resté. J'ai tâché, en effet, de réunir les *Carex* des deux hémisphères, et j'y ai assez réussi. Celui qui s'y intéresse peut trouver dans notre herbier bâlois une collection presque complète des Laiches.

C'est plus tard seulement que la botanique anatomique et biologique a élu domicile à Lausanne, par un botaniste fort habile et fort apprécié : M. SCHNETZLER, avant-coureur de notre ami M. WILCZEK.

Aux Devens, ces messieurs me conduisaient chez le vénérable EMMANUEL THOMAS, fils d'ABRAHAM THOMAS, envoyé si souvent par HALLER en Valais pour compléter son *Histoire de la flore suisse*, parue en 1768, et père de JEAN-LOUIS THOMAS que beaucoup d'entre vous ont dû connaître. EMMANUEL THOMAS, au milieu de son immense « magasin », renfermant en partie ces beaux herbiers dans lesquels j'admirai les raretés de Cogne : l'*Aethionema Thomasianum*, etc. qu'il m'a été donné de voir sur place en 1861, et en partie des quantités de graines dont il faisait commerce aussi, nous amena, en passant par la cave, ce qui allait sans dire, au jardin où il y avait encore des plantes vivantes de son prédécesseur SCHLEICHER. J'y ai vu ce curieux *Primula helvetica* à feuilles singulièrement dentées et à fleurs brun-purpurin : hybride assez mal déchiffrable. THOMAS me gratifia d'un pied qui s'est maintenu longtemps chez moi à Liestal. THOMAS était un vieillard imposant, à longs cheveux blancs, moitié paysan moitié savant, de cet air bienveillant, mais observateur et fin qu'on trouve si souvent chez les montagnards.

Une autre course a fait époque dans mon développement botanique : celle de Sion, à l'époque de la Fête-Dieu, où l'on ornait les autels en plein air avec le *Tulipa Didieri*, appelé alors encore *Tulipa oculus solis*, qui habitait en quantité parmi les blés des champs de l'Evêque près de la ville. Y a-t-il encore vestige de cette superbe espèce ? Je ne sais.

A Sion, mes chers compagnons me présentaient à l'homme le plus éminent de ces ecclésiastiques si distingués du Valais qui, alors, étaient à la force de l'âge : de ces chanoine BERCHTOLD, curés RUPPEN, TSCH EINEN, IMSENG, RUDEN, SCHMIDT, le Père FURRER et autres : toute une école de gens de l'Eglise, un peu Wessenbergiens, évangéliques, non encore trop militants, d'une instruction solide, d'idées larges, dont j'ai pu saluer en 1886 encore un des derniers survivants dans la personne du curé JOLLER à Gondo. Je veux parler du chanoine ALPHONSE RION, théologien, historien, géologue et botaniste également hors ligne, le même qui en 1850 a ouvert la réunion de la Société helvétique à Sion comme président par un discours sur la nature du Valais, qui n'a jamais été surpassé.

Inutile de vous décrire le charme que je subissais en parcourant les alentours de Sion sous la conduite de cet homme qui savait tout et m'expliquait tout avec une affabilité sans bornes. RION, vrai type Anniviard, noir aux yeux perçants mais d'une douceur remarquable, svelte et nerveux, parlant un langage si élevé, si mûr et pourtant si gai, était à tous égards un compagnon incomparable.

Il me fit l'honneur insigne de me proposer une course d'une dizaine de jours à Zermatt et à Saas, sous le prétexte de recherches qu'il y allait faire sur les vestiges du terrible tremblement de terre qui venait de remuer le Haut-Valais l'année précédente, 1855, mais au

fond pour m'introduire dans cette flore alpine si belle qu'il aimait autant que moi. Ce qui me donnait la plus haute idée du caractère de mon guide, c'était la vénération générale dont il jouissait dans ce pays non encore entamé par les idées subversives. Garçons et filles le saluaient par une petite génuflexion, les adultes étaient heureux d'être accostés par lui, car il parlait le dialecte du Haut-Valais tout aussi bien que le patois romand et je ne sais pas combien d'autres langues. Partout nous recherchions les curés, émerveillés de la visite de leur maître, et moi, avec mes préjugés réformés d'alors, je ne croyais mes yeux en constatant des relations si amicales, si dégagées de toute raideur entre les élèves et le supérieur. On parlait montagne, tremblement de terre, plantes, minéraux, traits de mœurs, superstitions, et partout une érudition peu commune et une culture élevée pénétraient dans la conversation. Quelques-uns de ces messieurs, aujourd'hui humbles curés dans le pays le plus âpre de la Suisse, étaient, dans leur jeunesse, comme précepteurs dans des familles haut placées à l'étranger. IMSENG à Saas, gai, vigoureux et alpiniste très fort, RUPPEN à Grenchen et bien des autres auraient fait bonne figure partout.

Nous courions ensemble, à pied ou à mulet, les deux vallées devenues trop célèbres depuis. A Zermatt, Papa SEILER venait de prendre pied et était occupé, vaillant charpentier de Conches qu'il était, d'élever manu propria le Riffelhaus. A la Gugel, entre le Riffel et Findelen, RION me faisait voir des névés couleur rose tendre par l'algue si connue depuis. Au haut du Furggengletscher, les cailloux faisaient un cliquetis étrange autour de nous : c'était un coup de tremblement de terre. A Grenchen, où nous visitâmes la maison de THOMAS PLATTER, premier recteur du gymnase de Bâle au xvi^e siècle, j'avais à dessiner pour RION le clocher de la chapelle, dont les étages

étaient disloqués par le tremblement de sorte que l'étage supérieur ne cadrait plus avec le reste de la tour. De là, un gamin nous parlait d'un sentier qui permettait de descendre tout droit sur Herbriggen en évitant le grand détour par Stalden, par où nous étions montés. Je ne sais en quel état ce sentier se trouve aujourd'hui : il s'est transformé peut-être en une route flanquée d'un ou de deux hôtels ? Alors, c'était un casse-cou fort risqué pour un novice comme moi, car il consistait en majeure partie en un bisse en planches noires, assez lisses, un peu pourries, très peu adhérentes à une paroi peu confortablement évasée, au-dessus ; tout près, un glacier crevassé et l'écume du torrent qui nous humectait les cheveux. Le tout sous un dais de nuages sombres. Mais que faire ? Le chanoine, de pied ferme, en vrai Anniviard, marcha le premier, moi, aveuglé, n'osant regarder ni en bas ni en haut, le suivais pas à pas, et arrivé sur les gazons, je sortis d'un cauchemar. Pour RION, c'était un bisse comme un autre : voilà tout.

A Saas, le curé IMSENG nous faisait l'histoire de ce curieux lac Matmar qui se vide périodiquement à travers le glacier d'Allelin, et dont les ondes devaient engloutir sous peu le brave curé. Le lendemain, pendant que le chanoine cueillait pour moi le *Valeriana Celtica* à la Triftalp, je prenais un jeune homme ANTAMATTEN de Saas pour aller voir ce lac et pour trouver le beau *Primula longiflora* qui croît de l'autre côté sur ses bords.

ANTAMATTEN, pour abrégé le grand détour (ces Valaisans ont toujours le feu sacré des raccords) me proposa de traverser le glacier en biais, folie en vue de mon alpinisme négatif d'alors, en vue aussi de l'assertion du grand grimpeur écossais James Forbes que c'est là un glacier difficile. Eh bien ! je m'en tirai, et me consolai par le *Primula* bien en fleurs. Mais pour le retour, je choisis

sagement le détour autour du lac, malgré les torrents qui nous mouillaient.

Comment aurais-je pu deviner que déjà l'année prochaine, en 1857, ce chanoine RION, un des hommes les plus accomplis que j'aie rencontrés de ma vie, à la fleur de l'âge, quitterait cette terre ! Il succomba en deux ou trois jours par suite de l'opération insignifiante d'une loupe à la tête !

Vous ne m'en voudrez pas, chers Confrères, d'avoir englobé le Valaisan RION dans la petite phalange de botanistes Vaudois qui m'ont honoré de leur intérêt : j'ose dire de leur amitié. RION, pour le fond de son être, était un des leurs.

Plus tard j'avais, année par année, à me transporter à Lausanne pour mes affaires juridiques devant le Tribunal fédéral. Il va sans dire que je profitais de ces occasions pour reprendre ma chère botanique vaudoise. Je ne retrouvai plus RAMBERT qui était à Zurich, ni MURET qui avait été appelé au delà. Mais je faisais la connaissance d'un botaniste digne d'eux : LOUIS FAVRAT, que la plupart d'entre vous ont dû connaître, et j'étais assez heureux non seulement d'avoir avec lui une correspondance suivie, sur les Rosiers surtout, dont il était spécialiste, mais de faire avec lui bien des courses, en Valais quelquefois, combinées souvent avec OTTO WOLF, le musicien de la cathédrale de Sion, alpiniste connu et botaniste fort zélé, auteur des *Wanderbilder* du Valais, qui contiennent une foule de données nouvelles et intéressantes, un des fondateurs, avec le chanoine BESSE, de la Société botanique du Valais, dite La Murithienne.

FAVRAT, instituteur apprécié, était un génie original et un vrai puits de la science du patois et du folklore, avec une veine comique et satyrique marquée. Ses beaux yeux noirs un peu voilés indiquaient le poète. Il était

serviable à toute épreuve, mélancolique un peu. Comme botaniste systématique, il était probablement le plus fort de ceux dont je viens de parler, son talent d'observation était hors ligne ; ce qu'il a écrit sur les Ronces est un vrai modèle d'acribie et de bonne méthode. A Louèche, au Simplon, aux Mayens de Sion il se débarrassait de ses soucis scolaires et se faisait montagnard avec les pâtres et les bûcherons, auxquels il parlait en maître consommé leur patois dont il possédait toutes les finesses et savait toutes les étymologies. Je lui dois quantité de notions botaniques, climatériques et sur l'économie des bois, des vignes et de toutes les cultures. Il aurait dû écrire un aperçu d'ensemble sur la vie champêtre de la Suisse occidentale.

WOLF, originaire de la Bavière, s'est fixé comme jeune musicien à Sion, s'y est marié et devint Valaisan corps et âme. Jamais je n'ai connu un homme tellement épris du Valais, sauf peut-être moi-même, et de la flore du Valais en particulier. Ses connaissances en minéralogie étaient étendues. C'est lui qui, si je me rappelle bien, a conduit le professeur FAVRE, de Genève, dans les parages du Matmar, à l'endroit où affleurent l'*Eclogite* ou le *Gabbro*. WOLF était grimpeur de première force. Il s'est même dévoué à instruire le corps des guides du Valais sur place. C'est à l'occasion d'une telle course, au glacier de l'Adlerpass, qu'il a contracté la pneumonie qui l'a emporté, à l'âge de 60 ans à peine. Il connaissait bien toutes les raretés botaniques du Valais et en a découvert un bon nombre : des *violettes*, le *Tulipa australis*, etc. J'ai fait, sous son aimable conduite, des courses splendides au Simplon, à Thion, à la Rosa Blanche, à l'Aletsch, etc. Il a prodigué ses renseignements et ses échantillons à tout le monde et au delà de ses moyens. Son intérêt était scientifique, quoique sa carrière comme organiste de l'Evêché ne lui permît pas des études spéciales. *Requiescat in Pace.*

Ici, je crois devoir terminer cette causerie déjà trop longue, car je n'ose pas mettre en jeu les botanistes vivant encore sous ce beau ciel vaudois que Haller déjà a chanté. Il y en aurait pourtant une bonne quantité et une belle qualité, mais la discrétion ne permet pas de les mentionner. Qu'ils tolèrent que je les salue de loin, et que je les assure que je me sens en parfaite unité avec eux dans l'amour sans bornes de notre commune patrie suisse.

Riehen près Bâle, 10 mai 1917.

C.



